

quelles sa bonté et son esprit de justice le faisaient adorer.

Sur ces entrefaites, arriva le docteur; deux années l'avaient un peu vieilli, mais sans lui rien ôter de sa verdeur.

—Qu'est-ce que cela veut dire? demanda-t-il en frappant la malle du bout de sa canne. Qui donc se met en route aujourd'hui? Serait-ce vous, Emile?

—Oui, lui répondit son jeune ami, une affaire m'appelle à Dunkerque.

—Partez donc, mon ami, et revenez-nous le plus vite possible; car je l'avoue, mon cher Emile, il me manque quelque chose quand une journée s'écoule sans que je vous aie vu. Je suis habitué à vous aimer comme si vous étiez mon fils, et un père ne se passe point facilement de voir son enfant. Mais allons, mettons nous à table pour n'être point surpris par le départ de la diligence.

A peine sortaient-ils de table qu'on vint prévenir Emile que la diligence n'attendait plus que lui pour se mettre en route. Il embrassa sa mère et ses sœurs, pressa la main du vieux médecin et se rendit au bureau voisin de la voiture, escorté par deux ouvriers qui portaient ses bagages et dont enviaient le sort tous leurs camarades venus aux portes des ateliers pour dire adieu à leur jeune patron.

Ce fut au milieu de ces témoignages unanimes de l'affection de sa famille et de tous ceux parmi lesquels il vivait qu'Emile se mit en route.

Chemin faisant, la ville vers laquelle il se dirigeait et les paroles que lui avaient dites, avant son départ, sa mère et le docteur, réveillèrent, dans toute leur vivacité première, les sentiments d'affection qu'il portait à Georges et que l'ingratitude et le silence de ce dernier avaient assoupis, sans les étouffer. La tendre intimité qui les avait unis si longtemps au collège, le dévouement mutuel qu'ils s'étaient juré en se séparant pour entrer dans le monde, tout cela venait tour à tour se présenter à l'imagination d'Emile et émouvoir profondément son cœur. A mesure qu'il approchait de Dunkerque, de la ville où peut-être il allait trouver Georges, ce qui lui restait encore de ressentiment contre l'ingrat s'effaçait pour faire place au désir de le revoir et de l'embrasser. D'abord, il s'était promis d'éviter sa rencontre, de l'éviter même, de feindre de ne pas le voir si le hasard l'amenait près de lui.

—Non certes, se disait-il, je n'irai point au-devant de celui qui m'a si cruellement délaissé, de celui qui n'a répondu à mes paroles d'affection que par de l'indifférence et même du dédain. Non certes, je ne le verrai pas.

Mais, peu à peu, il changea de sentiments; peu à peu il se demanda comment il aurait la cruauté de ne pas tomber dans les bras de l'ami qui les lui tendrait; peu à peu un désir ardent et insurmontable de renouer des liens dont la rupture lui avait causé tant de chagrins surgit si puissamment dans son cœur qu'il finit par oublier le but d'affaires qui l'amenait à Dunkerque pour ne plus songer qu'à revoir Georges.

—Quand bien même il n'aurait pas, depuis notre séparation, achevé son droit, il sera sans doute à Dunkerque, pensait-il; car voici le mois de septembre, voici le mois des vacances. J'irai vers lui le premier; je n'attendrai pas que le hasard l'amène sur mon chemin; je veux aller le trouver chez son père; car je le sais fier, et peut-être une fausse honte et la conscience de ses torts le retiendraient loin de moi. S'il veut me parler du passé, je l'en empêcherai en l'embrassant; s'il veut s'accuser de son silence et m'en demander pardon, je l'embrasserai encore plus fort. Car il faut oublier ces deux années de séparation et de froideur comme on oublie un mauvais rêve. Je ne veux plus me souvenir que du temps du collège, que de ces moments heureux où nous vivions l'un pour l'autre et l'un par l'autre; de l'époque où, commettant une première faute, il pensait d'abord à moi pour venir à son secours... O Georges! Georges! quel bonheur va être le mien en te serrant dans mes bras! en revoyant le compagnon de mon enfance, le meilleur, le seul ami de mon âge!

VI.

Ce fut avec de telles pensées qu'Emile arriva à Dunkerque; à Dunkerque où ne l'attirait plus qu'une seule, qu'une impérieuse pensée: revoir Georges. Aussi, quand la diligence l'eut amené dans la jolie petite ville que baigne la mer et qui doit à un port avantageux sa prospérité et son commerce, au lieu de se laisser prendre au charme, si nouveau pour lui, du spectacle de l'Océan; au lieu de s'occuper des affaires pour lesquelles il avait quitté sa famille et son pays, il se hâta de faire une courte toilette et de s'informer du chemin qui conduisait à la maison de monsieur le président Valentin.

Il se dirigea sur-le-champ vers cette maison. Comme son cœur battait en chemin! Comme il lui tardait d'arriver, de revoir Georges, de l'embrasser! Car il ne mettait pas en doute que Georges ne fût à Dunkerque; le désir qu'il éprouvait de le revoir était trop violent pour qu'il ne crût pas aveuglément à la certitude de pouvoir le satisfaire. Il arriva donc, presque

toujours courant, dans un quartier solitaire et devant une habitation d'apparence simple, dont il se hâta d'agiter le marteau.

Un vieux domestique vint lui ouvrir.

—Monsieur Valentin! s'écria Emile, monsieur, monsieur Valentin!

—Entrez, répliqua le domestique, entrez, monsieur; je vais vous conduire près de lui.

En disant cela il se mit en marche devant Emile, qui l'accusait de lenteur et dont le cœur battait avec une violence extrême. Enfin une porte s'ouvrit et il se trouva dans un grand salon, devant un vieillard qui continuait de lire une lettre qu'il tenait à la main et dont une dame écoutait la lecture en pleurant.

Tout, chez cette dame, révélait de longues souffrances de l'âme et du corps. Pâle, chétive, elle était vieillie, on le reconnaissait, bien plus par la douleur que par le temps. Elle se tenait à demi couchée dans un grand fauteuil tendu de vert et dont la teinte sombre faisait ressortir encore davantage la blancheur mate de sa carnation, qui, pour ainsi dire, ne gardait plus rien des apparences de la vie. Ses mains amaigries laissaient voir les tons bleuâtres de ses veines saillantes; et ses cheveux, blanchis avant l'âge, retombaient sur un front flétri que la douleur marquait de son sceau.

*A continuer.*

ALSACE ET LORRAINE.

CHANT NATIONAL.

Tel est le titre de ce chant national qui fait battre tous les cœurs de ces populations si attachées à la mère patrie, la France. Nous croyons donc faire plaisir à nos abonnés en reproduisant cette nouvelle *Marseillaise*.

France, à bientôt! car la sainte espérance  
Emplit nos cœurs en te disant: Adieu!  
En attendant l'heure de délivrance,  
Pour l'avenir, nous allons prier Dieu,  
Nos monuments où flotte leur lumière  
Semble porter le deuil de ton drapeau,  
France, entends ta dernière prière  
De tes enfants couchés dans leur tombeau?

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,  
Et malgré vous nous resterons Français.  
Vous avez pu germaniser la plaine,  
Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais

Eh quoi! nos fils quitteraient leur chaumière  
Et s'en iraient grossir vos régiments!  
Pour égorger la France, notre mère,  
Vous armeriez le bras de ses enfants!  
Ah! vous pouvez leur confier des armes,  
C'est contre vous qu'elles leur serviront  
Le jour où, las de voir couler nos larmes,  
Pour nous venger leur bras se lèveront.

Vous n'aurez pas, etc.

Ah! jusqu'au jour où, Drapeau tricolore,  
Tu flotteras sur nos murs exilés,  
Frères, étouffons la haine qui dévore  
Et fait bondir nos cœurs inconsolés,  
Mais le grand jour où la France meurtrie  
Reformera ses nouveaux bataillons,  
Au cri sauveur jeté par la patrie,  
Hommes, enfants, femmes, nous répondrons.

Vous n'aurez pas, etc.